

MÉMOIRE

SUR LA

· GUERRE CHRÉMONIDIENNE,

OU

EXAMEN D'UN PASSAGE D'ATHÉNÉE;

PAR B. G. NIEBUHR.



TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR P. DE GOLBÉRY,

Conseiller à la Cour royale de Colmar, Chevalier de la Légion d'honneur, Membre
de plusieurs Sociétés savantes.



PARIS,

CHEZ F. G. LEVRAULT, RUE DE LA HARPE, N.° 81;

STRASBOURG,

MÊME MAISON, RUE DES JUIFS, N.° 33.

1826.

Bibliothèque Maison de l'Orient



157239

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE LEVRAULT.

GUERRE CHRÉMONIDIENNE,

OU

EXAMEN D'UN PASSAGE D'ATHÉNÉE.

ATHÉNÉE, liv. VI, pag. 256, rapporte, d'après Hégésandre, que pendant la guerre chrémonidienne (*κατὰ τὸν χρεμονίδειον πόλεμον*) les démagogues d'Athènes s'écriaient qu'en toutes choses les Grecs étaient égaux, mais que les seuls Athéniens connaissaient le chemin qui conduit les hommes vers les cieux.

On n'a pas encore, autant que je le sache, expliqué ce que c'était que cette guerre. Casaubon avoue qu'il ne pourrait l'indiquer, et il engage ceux qui s'occupent de l'histoire d'Athènes à le rechercher. Le dernier éditeur reconnaît que l'idée de Daléchamps, qui voyait ici un rapport avec *Chrémon*, nom de l'un des trente tyrans ou même avec celui d'un guide messénien, est tout-à-fait malheureuse. Je ne peux pas même deviner ce que l'on veut faire d'une prétendue correction selon laquelle il faudrait lire *Ὀρχομενίδειον*.

Par un grand hasard j'ai trouvé la solution de l'énigme, et elle est telle qu'elle ne peut être contestée.

Quiconque s'est amusé à parcourir le Recueil de Stobée, connaît Télès : comme écrivain de morale et de philosophie pratique, c'est évidemment le devancier de Plutarque. Parmi beaucoup de longueurs et de verbiage, ses fragmens assez considérables nous ont conservé quelques traits fort intéressans sur le genre de vie des Athéniens des derniers temps. Ainsi que le prouveront les recherches auxquelles je vais me livrer, Télès écrivait vers l'olympiade 133, et ce serait déjà une raison de lui accorder notre attention ; car il est le dernier des auteurs attiques. Du reste, nous n'avons plus de ce temps que les fragmens insignifians des comiques les plus récents ; et certes, les changemens subis par la langue, en quatre-vingts ans, méritent d'être observés avec soin. D'ailleurs, la prose elle-même que nous a-t-elle conservé de cette époque, si l'on en excepte les récits merveilleux, les catastérismes

et le second livre de l'*Œconomique*? En pareil cas, les écrits qu'en toute autre circonstance on aurait traités avec indifférence, deviennent intéressans.

Ce Télès, sans doute, croyait faire une chose dictée par l'humanité, en démontrant que ce n'était point un malheur que de fuir sa patrie; car alors à Athènes et dans la plupart des villes du continent de la Grèce, quiconque ne s'humiliait pas devant les chefs des garnisons d'Antigone ou devant les tyrans institués par lui, était pour le moins menacé d'exil, et ce sort n'était pas moins réservé à leurs créatures quand les caprices changeaient. Il était donc nécessaire de s'y résigner, et cela pour les ames serviles comme pour les amis de la liberté. Il n'y avait plus de patrie comme celle qu'avait connue Démosthène, et ce qui, autrefois, n'eût été que le révoltant sophisme d'une ame vulgaire, pouvait désormais entrer dans la pensée et dans les discours d'un homme judicieux et sensé. L'Athénien, à Alexandrie, avait la faculté de penser et de respirer plus librement que dans sa patrie sous un général macédonien. Il n'avait plus devant les yeux le spectacle déchirant de sa patrie dégénérée, ni de l'avilissement de ses malheureux concitoyens. Si cet Athénien, écoutant le philosophe, se persuadait que l'amour du sol natal n'était qu'une faiblesse, le malheur de l'absence ne se définissant pas clairement en paroles (*ἔργῳ μείζον ἢ λόγῳ*), cette persuasion du moins ne faisait qu'anéantir un sentiment dont il ne pouvait plus résulter pour lui qu'une noble douleur.

Qu'on me pardonne ce triste coup d'œil sur ces temps des misères profondes de la Grèce. Le malheur même des Grecs nous les montre à cette époque bien plus méprisables qu'ils ne l'étaient en effet. Quelle vertu, quelle grandeur d'ame pouvaient-ils déployer sous Antigone Gonatas et ses satellites, sans amener sur-le-champ leur perte? Quiconque a de l'humanité, se sent saigner le cœur à la vue de leur infortune, comme il le sent battre pour leurs ancêtres aux jours brillans de leur splendeur.

Dans le Traité dont il s'agit¹, Télès cite plusieurs hommes de son temps, dont le sort est devenu plus beau loin de la patrie. Licynus, qui, au service d'Antigonus, était devenu commandant de la garnison d'Athènes, Hippomédon, le Lacédémonien, gouverneur de Ptolémée sur la côte de Thrace; puis il ajoute : Χρε-

¹ Stobæus XL (*παραξίνης*).

μονιδης και Γλαύκων οί Αθηναίοι, ου πάρεδροι και σύμβουλοι; ίνα μη τα παλαιά σοι λέγω, αλλα τα καθ' ήμᾶς. Καί τὸ τελευτάϊόν ουκ ἐπὶ σόλου τηλικούτου εξαπεσάλη, και χρημάτων τοσούτων πιστευόμενος και τὴν ἐξουσίαν ἔχων ὡς βούλοιο χρῆσθαι.²

Voici donc un Chrémonide athénien : et, de même qu'il reçoit du roi d'Alexandrie le commandement d'une flotte, il a pu, sans contredit, soit avant, soit après la rédaction de l'écrit de Tèles, être aussi dans son pays l'ame d'une guerre à tel point que celle-ci ait été nommée de son nom. C'est ainsi que l'histoire a donné à une autre guerre celui d'Archidamus. Un auteur qui nous a conservé de l'histoire des *Epigones*, et de l'époque sur laquelle écrivit Phylarque, des trésors de renseignements qu'il ne faut que coordonner, Polyæne, enfin, fait mention d'un Chrémonide, commandant d'une flotte égyptienne dans les eaux d'Éphèse.³

La flotte rhodienne était stationnée sur cette côte sous le commandement du *nauarque* Agathostrate. Chrémonide, amiral de Ptolémée, vient lui présenter la bataille. Par ses manœuvres, le chef rhodien fit semblant de s'y refuser, et dans le moment où Chrémonide s'y laissait tromper, où plein de mépris pour son timide adversaire, il allait regagner sa station au bruit des chants de victoire, le Rhodien recommença cette ruse qui avait si bien réussi autrefois à Lysandre ; il fit brusquement volte-face, et tomba sur les vaisseaux dont les équipages avaient mis pied à terre et s'étaient déjà dispersés.

La comparaison des deux passages cités ne permet pas de douter que Chrémonide n'ait commandé la flotte d'Alexandrie, soit dans la guerre de Philadelphie contre Antiochus Soter et Théos, soit dans celle qu'Évergète fit à Séleucus Callinicus. J'ai longtemps cherché en vain quelque chose qui pût décider en faveur de l'une ou de l'autre, et ici il y a lieu de se convaincre combien peu il faut désespérer de compléter nos aperçus historiques, même pour les temps sur lesquels il nous est resté le moins de points fixes.

Je ne connais nul autre passage que celui de Polyæne qui fasse expressément mention d'une guerre des Rhodiens contre

² Dans l'édition de Gaisford, on a laissé la faute des premières éditions, qui mettaient la virgule après *πιστευόμενος*, en construisant contre toute évidence grammaticale ce participe avec le génitif.

³ Polyæne, V. 13.

les Ptolémées; mais on peut regarder comme une indication qui s'y rapporte, l'abandon fait aux Rhodiens de Stratonicee pour prix de grands services rendus aux Séleucides⁴; car ces services ne pouvaient avoir été rendus que dans une guerre maritime contre l'Égypte, et il fallait qu'ils fussent extraordinaires, puisque le cadeau était si riche.

L'essentiel est donc de savoir quel Séleucus conféra Stratonicee aux Rhodiens. Le texte de l'extrait de Polybe dit *Antiochus et Seleucus*. J'ai proposé ailleurs comme conjecture, Antiochus, fils de Séleucus, et par conséquent Soter; car je ne pouvais croire à Antiochus et à Séleucus comme collègues. Dans ce sens, cela ne pouvait regarder que Hiérax et Callinicus; mais quelle inimitié entre frères est plus connue que la leur, si ce n'est celle des frères Thébains? Toutefois on auroit pu encore donner la solution suivante : l'histoire de ces temps est tellement détruite, qu'on peut s'attacher même à une trace légère et douteuse, pour supposer qu'Antiochus, avant de disputer à son frère la possession de la monarchie tout entière, a, de l'aveu de ce frère, régné sur l'Asie mineure⁵; ainsi la cession de Stratonicee a pu se faire dans le temps qu'Évergète était l'ennemi commun des deux frères; enfin, si le plus jeune est nommé le premier, c'est qu'il s'agit d'une chose relative à la portion de l'empire gouvernée par lui, et que le frère aîné venait seulement ratifier. Ce sont des possibilités qu'il est tout-à-fait permis d'admettre; on peut même aller plus loin : l'expression de Polybe, bien qu'elle ne paraisse s'appliquer qu'à une seule concession précise, ne doit peut-être pas s'entendre aussi rigoureusement. Antiochus pourrait être l'auteur de ce don, et Callinicus, pour ne pas aliéner l'esprit des Rhodiens, pourrait l'avoir confirmé plus tard. Ces considérations m'ont inspiré de la méfiance à moi-même sur ma correction, et plus encore l'in vraisemblance choquante qu'il y aurait à ce que le fondateur même de la ville livrât à des mains étrangères ce qu'il avait si richement établi, ou bien à ce que, dans un temps où les rois, qui s'étaient partagé les états

4 Polyb. XXXI, 7 : *Στρατονικίαν ἐλάβομεν ἐν μεγάλῃ χάριτι παρ' Ἀντιόχου καὶ Σελεύκου.*

5 Justin. XXVII, 2. *Ad Antiochum fratrem litteras facit, quibus auxilium ejus implorat, oblata ei Asia inter fines Tauri montis in præmium latae opis. — Interea Ptolemæus cum Antiochum in auxilium Seleuco venire cognovisset.*

d'Alexandre, se regardaient encore comme entièrement macédoniens, son second successeur ait cependant cédé à une république grecque une colonie que l'on avait fondée comme plus particulièrement macédonienne⁶. D'ailleurs, si Stratonicée, fondée après l'olympiade 124; avait, dès l'olympiade 129, passé en la puissance d'une république, qui, sans peut-être opprimer ses sujets, gouvernait au moins dans ses propres intérêts, on ne conçoit pas comment cette ville serait parvenue à un si haut degré de splendeur. Mais ce qui sera surtout décisif, c'est la circonstance d'une guerre faite à Alexandrie par les Rhodiens au temps d'Évergète; car autrement il faudrait gratuitement, sans aucune autorité pour cela, supposer deux guerres au lieu d'une.

Un moyen satisfaisant pour retrouver l'époque dont il s'agit, c'est la mention que fait Télès du Lacédémonien Hypomédon, gouverneur des villes maritimes de Thrace pour le roi Ptolémée; car la côte de Thrace entre le Nestus et l'Hellespont était une conquête d'Évergète sur Callinicus. Ni Théocrite, ni l'inscription d'Adulis ne font mention de la Thrace parmi les possessions de Philadelphie; mais ce monument la cite expressément parmi les conquêtes de son successeur. Ce fut une de celles qui furent faites avec une impétueuse rapidité au commencement d'une guerre dictée par la vengeance : il est probable qu'elle précéda la fin de l'olympiade 133.

D'après ces données je regarde comme certain que Chréménide, pendant cette guerre, fut envoyé en Ionie avec la flotte, et lorsque Justin nous dit que les villes maritimes se déclarèrent pour Callinicus après la perte de sa flotte, et par là sauvèrent le trône de Syrie, je tiens aussi pour certain que cette expression vague ne doit point être entendue des villes du continent, les unes trop faibles, les autres soumises à l'Égypte, mais des Rhodiens et des îles libres que nous voyons alliées avec eux, dès que l'histoire jette un peu plus de clarté, et notamment de Chio et de Lesbos, ainsi que de Byzance. De la sorte Rhode était l'ame de cette ligue, qui lui devait ses forces⁷. Le riche trésor, confié à Chréménide, était sans doute

6 Strabon, XVI, pag. 660. Dans Étienne de Byzance il faut lire *πόλις Μακεδόνων* au lieu de *πόλις Μακεδονίας*. C'est un contre-sens que Saumaise n'aurait pas dû imputer à l'auteur.

7 Que Justin ait dit de ces villes : *Imperio se Seleuci restituunt*, cela ne doit pas embarrasser dans un pareil abrégiateur.

destiné à des subsides ou à des dépenses secrètes à faire dans ces villes.

On aurait bien pu en Grèce appeler du nom de Chrémonide la guerre entre l'Égypte et la Syrie, en tant que la flotte qu'il commandait était chargée du soin de cette guerre dans la mer Égée; mais l'expression d'Athénée ne permet pas de douter que la guerre *chrémonidienne*, dont il parle, ne touchât de fort près les Athéniens; or Athènes, entièrement abattue, n'eut aucune part à ces événemens. La faiblesse de cette malheureuse ville était si connue, qu'Antigone, pénétré peut-être de ce respect, qui s'emparait aussi quelquefois des Romains, en avait retiré sa garnison depuis environ dix ans, en rendant la liberté à Athènes⁸. Cependant le Pyrée et Munichie étaient toujours au pouvoir d'une garnison macédonienne, et ce ne fut qu'après la mort d'Antigone que les chefs de cette garnison se firent payer leur départ, lorsque dans la Macédoine il y avait déjà beaucoup de décadence et de corruption.

La dernière guerre que l'on puisse appeler de ce nom, fut faite par les Athéniens aux Macédoniens dans les premiers temps d'Antigone Gonatas; ce fut celle où Areus de Sparte, et Patrocle, à la tête de la flotte d'Alexandrie, amenèrent des secours insuffisans et irrésolus. Les Athéniens, qui, depuis vingt ans, étaient rendus à la liberté, firent cette guerre avec une persévérance⁹ qui absorba les dernières facultés de leur république déchue et appauvrie. La famine les obligea enfin à la soumission¹⁰. Nous ne trouvons pas l'indication du temps où cela arriva; une donnée approximative nous apprend qu'Areus régna quarante-quatre ans, et que par conséquent il mourut la quatrième année de la 127.^e olympiade¹¹: c'est environ à ce temps qu'il faut rapporter la reddition de la ville. La guerre chrémonidienne ne peut avoir été que celle-là, et celui dont le nom fut donné à cette guerre; celui qui, par suite de sa mal-

8 Olymp. 131, 1 Chron. Hieronymi an. MCCLXI. Pausanias.

9 *Τις Αθηναίων αντίσχυσιν ἐπι μακρότατον χρόνον.* Pausanias, *Laced.*, p. 87: Que ceux qui méprisent les Athéniens d'alors veuillent bien y réfléchir.

10 Polyæne IV, 6, 20.

11 Ce n'est qu'un calcul fait par Scaliger dans l'*Όλυμπ. ἀναχρ.*, d'après ce que dit Diodore au sujet de la mort de Cléomène.

heureuse issue fut obligé de fuir Athènes, ne peut avoir été un faible orateur, c'était sans doute un général.

Que l'homme qui, alors dans la plénitude de sa force, était à la tête de sa nation, ait été encore assez vert cinq ou six olympiades plus tard, pour que le roi d'Égypte pût lui confier sa flotte; il n'y a là rien d'in vraisemblable. Il s'est écoulé plus de temps entre l'expédition de Périclès contre le Péloponèse (olymp. 812) et sa mort, et cette expédition ne fut pas son début dans la carrière politique : il dirigea l'état pendant quarante ans.

Je n'ai rien retrouvé sur Glaucon que Télès nomme avec Chrémonide; serait-ce le buveur d'eau, tyran du Pyrée, dont Athénée fait mention d'après Pytherme¹²? Cet historien ayant parlé de la cour d'Antiochus II¹³, on peut penser, d'après la corrélation de temps, qu'il a recueilli aussi ces événemens de l'Attique. On supposera aisément qu'avec les secours d'Alexandrie le Pyrée tint plus long-temps que la ville, et qu'on donna le nom de tyran à celui qui commandait sur les derniers débris de l'état. Cette conjecture est à la vérité très-faible; mais il faut bien chercher une solution quelconque aux énigmes d'Athénée. Il n'y a pas moins d'audace dans la conjecture que ce Glaucon pouvait être un Codride, et de la famille de Solon, au moyen du frère de Ctésias, qui portait le même nom. Cela est toutefois bien incertain, puisque à Athènes chacun pouvait donner à son enfant le nom qui lui plaisait; mais cela n'est pas aussi dépourvu de fondement que la liberté avec laquelle cette conjecture est émise pourrait le faire croire; car on voit jusqu'au temps de Démosthène les noms des aïeux soigneusement conservés dans les maisons nobles.

La manière dont Télès parle d'Hippomédon, ne permet pas de douter que pour lors il ne fût aussi exilé. Mais bientôt après il revint, et fut l'un des principaux soutiens des entreprises du malheureux Agis, à raison de l'influence que sa réputation militaire lui donnait sur la jeunesse. Quand les projets mal concertés du jeune roi furent renversés, la popularité bien acquise d'Hippomédon le mit à même de sauver son coupable père, l'Éphore Agésilas. Il vécut après cela bien des années, et il existait

¹² Athénée II, pag. 55 b.

¹³ *Idem*, VII, pag. 259.

encore dans l'olympiade 140 ; mais le trône auquel il avait droit ¹⁴, ne lui fut jamais dévolu.

Quant à Lycinus, il s'était manifestement enfui devant les Romains, et probablement de Tarente. Son nom, qui rappelle Lucius, est plus italique que grec. Télès annonce en paroles expresses que le Phrurarque, le commandant de la garnison, *était* despote de la ville ; alors il ne l'était plus, la garnison avait été retirée du musée. Je ferai encore remarquer que, dans ce fragment et dans tous les autres, les Apophthegmes nous montrent Bion le Borysthénite comme vivant (*φνσί*). Zénon, au contraire, comme mort (*έφθ*). Ce dernier avait cessé de vivre la première année de la 129.^e olympiade, et si Bion mourut la quatrième année de la 134.^e ¹⁵, nous aurons l'étroit espace de quatre ans pour le fragment qui nous sert à débrouiller cette énigme d'Athénée.

Pour examiner encore un point de ce fragment, je dirai que ce n'était point sans doute une flatterie placée à côté de ces mentions accumulées d'exil, que de rappeler au peuple athénien, et même à celui d'alors, qu'il savait seul le chemin qui conduit l'homme vers les cieux. Ces mots pouvaient avoir une noble signification : une couronne décernée par Corinthe ou par Argos était de l'or, rien de plus ; mais celle que donnait le peuple d'Athènes, en la faisant proclamer à la face de la Grèce, élevait les maîtres de la terre au rang des dieux : *Terrarum dominos evehebat ad deos*. Et même les mauvais et honteux décrets par lesquels les opprimés promettaient les honneurs divins à leurs protecteurs, étaient pour les rois qui les recevaient d'Athènes, infiniment au-dessus de pareils décrets de la part de toute autre ville.

¹⁴ Il est certain qu'il était de la maison royale, quelque étrange qu'il soit de voir son père éphore, malgré sa naissance. Mais, d'après la combinaison des époques, il est impossible que ce père ait été fils du roi Eudamidas. Il faut sans doute admettre ici un Eudamidas, fils du roi Eudamidas l'ancien, frère d'Archidamus, qui fit la guerre à Démétrius, enfin oncle d'Eudamidas II. Archidamie, grand-mère du dernier Agis, était sans doute fille d'Archidamus et mère d'Agésistrata et d'Agésilas.

¹⁵ Cette indication se trouve dans l'Ολυμπ. άναχρ., d'où elle est prise.